

NOTE D'INTENTION

Mon père répétait inlassablement que « l'enfer, c'est les autres ». Pour lui, le monde extérieur était une menace, une source inévitable de souffrance dont il fallait se tenir à distance. Cette philosophie l'a conduit à passer plus de vingt-cinq ans avec ma mère sur un voilier, loin de la société. J'ai grandi dans cet univers clos, en sécurité car protégé du monde.

Le personnage d'Olivier est largement inspiré de mon père. Son bateau devient un camion longue-distance, ses ports des stations-service, et ses voies maritimes des autoroutes.

Devant ce père méfiant, je me suis toujours demandé jusqu'à quel point il serait capable de briser sa forteresse d'indifférence pour venir en aide à quelqu'un. Était-il capable d'empathie ?

Cela m'interroge évidemment sur ma propre réponse face à ce genre de choix. Mon père, ainsi que mon enfance passée loin des autres, m'a très certainement transmis cette angoisse face au monde. Alors, serais-je prêt à prendre un risque pour un inconnu ? Dans ce monde où chacun lutte pour son propre confort, sommes-nous vraiment prêts à nous mettre en danger pour autrui ?

J'ai choisi le thriller pour explorer cette angoisse face au monde extérieur, ce doute qui ronge mes personnages. Pour eux, l'environnement est hostile, menaçant, et seuls quelques îlots de lumière – une station-service, un lampadaire, des phares, une cabine de camion – viennent déchirer l'obscurité. Mais ce refuge qu'est la cabine du camion va progressivement devenir un piège.

Dans cet univers de pénombre, la caméra filmera des cadres posés, capturant les personnages avec des focales de plus en plus longues et quelques lents mouvements de zoom, renforçant la sensation d'enfermement.

Le travail sonore sera primordial : la menace extérieure restera en grande partie invisible, suggérée par des bruits étouffés, des résonances métalliques, le vrombissement lointain de l'autoroute. Privés de visibilité, les personnages devront écouter pour tenter de comprendre ce qui les entoure.

Mais, plus que l'intrigue elle-même, ce qui m'intéresse ici est la rencontre de ces deux personnages. L'espace clos et la menace extérieure permet de les enfermer dans un lieu unique et de se centrer sur leurs interactions. La difficulté de communication due à la barrière de la langue va forcer les personnages à utiliser leur corps, leurs gestes, leurs regards pour se comprendre et échanger.

La création de cette forme de communication avec les comédiens ainsi qu'à travers le découpage visuel - tout cela à l'intérieur d'un espace très réduit, m'intéresse tout particulièrement : parvenir à montrer la subtilité, la fragilité mais aussi la beauté d'un lien qui se tisse subrepticement entre ces deux personnages.

Il y a donc dans ce film une forme de conjuration de cette distance instinctive que je mets face aux autres. C'est une peur contre laquelle je lutte, car je suis convaincu que l'altérité est une richesse.

Au fond, cette histoire questionne notre capacité d'empathie, notre regard sur les autres. Je crois que pour aider quelqu'un, il faut d'abord cesser de le craindre et accepter d'être touché par lui - d'une certaine façon l'aimer un peu.

C'est cette transformation que traverse Olivier. Ainsi, même s'il ne croit pas à cette magie, au *Juju*, il va brûler la mèche de Souma. À travers ce rituel, c'est l'acceptation d'un lien qui s'est créé entre les deux personnages.

Un pacte secret qui vient en remplacer un autre.

Mathieu Rathery